N° 18. 8 Juin 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grèce	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numéro, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent être adressés :
A **Genève**, au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembonrg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussée du Maine.

Tout actionnaire du journal et tout réfugié politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.

La Rédaction accepte des *annonces* à insérer, à 25 centimes la ligne.

De la Rédaction

Des circonstances tout à fait indépendantes de notre volonté nous ont forcé à retarder le numéro actuel de plus de vingt jours. Par la publication du numéro prochain qui contiendra huit pages, nous paierons notre dette *matérielle* à nos lecteurs. — Mais, tout en leur demandant grâce de notre irrégularité, nous croyons devoir les prévenir qu'un paiement plus régulier de leur part contribuerait puissamment à cette régularité tant désirée.

LA CONFIRMATION ET L'INTERROGATION

La question posée dans le dernier numéro du *Peuple polonais :*

« La doctrine sociale exposée dans notre feuille est-elle, oui ou non, celle de la Démocratie polonaise? »

nous a valu plusieurs réponses, tant de la part des démocrates faisant partie de notre Association, que de ceux qui se tiennent à l'écart.

Ne pouvant les publier toutes, nous en détachons deux, les plus saillantes, et qui d'ailleurs résument toutes les autres :

Celle du président de l'Association démocratique polonaise, le général L. Mieroslawski, qui est une réponse *confirmative*, et celle du général J. Bosak-Hauké, qui est une réponse *interrogative*.

La réponse de l'estimable chef de notre démocratie militante contient, en outre, l'exposé des rapports existant entre l'école socialiste polonaise et le socialisme de l'Europe occidentale. Or, la longueur de cet article nous forçant de le partager, nous n'en publions actuellement que la partie *confirmant* notre exposé.

Nous n'y relevons qu'un seul mot : «la demande un peu brusque, » comme le président de l'Association qualifie notre interpellation. — S'il y a une demande *brusque*, elle ne s'adresse qu'à des demi-démocrates, qu'à de faux démocrates; mais cette *brusque* demande était accompagnée aussi d'une filiale prière, d'un espoir des hommes dévoués à la doctrine...

Tous les vrais démocrates, et à leur tête l'homme illustre qui, depuis plus de vingt ans, tient dans sa main ferme et inexpugnable le drapeau de la démocratie socialiste polonaise, ne pouvaient pas, ne devaient pas entendre que ces prières et cet espoir de l'organe de leur doctrine.

L'estimable président de l'Association démocratique polonaise nous permettra donc d'accompagner nos profonds remerciements pour sa réponse, d'une *respectueuse protestation* sur le commencement de sa lettre.

En ce qui concerne la partie polémique de son article, bien que nous n'y soyions en question qu'indirectement, et tout en reconnaissant la vérité et la justesse de son raisonnement, quelques points nous paraissent être appréciés avec trop de sévérité. Il nous semble que notre cher et bienaimé maître confond quelque peu le socialisme théorique du bon vieux temps avec le socialisme moderne, qui nous paraît pratique, sérieux et honnête. Peut-être n'est-ce qu'une illusion de notre jeunesse? Cela se peut, Mais la sincérité de conviction exige que nous accompagnions cette partie de sa lettre de nos réflexions, ce que d'ailleurs un élève attentif doit toujours à son maître de prédilection.

Quant à la lettre du général Bosak, elle paraît ne contenir que des questions. Notre réponse ne se fera pas attendre, et nos remerciements l'accompagneront. Nous croyons cependant que la division qui paraît exister entre lui et nous, à la première lecture de sa lettre, n'est pas si grande qu'on pourrait le supposer. C'est ce qu'en répondant à ses questions nous tâcherons de prouver. Mais fût-ce vrai, dussions-nous considérer ce dévoué guerrier de notre démocratie comme un adversaire de notre doctrine économique, notre amitié, notre respect pour sa loyale franchise, ne sauront que doubler. — O, puisse la commune *paysanne* de la Slavie, puisse la démocratie socialiste n'avoir d'autres adversaires que ceux de cette trempe-là!

I

Lettre du général Louis Mieroslawski, président de l'Association démocratique polonaise.

Mes bons amis,

Vous demandez un peu brusquement, dans le numéro du 10 Mai du *Peuple polonais*, mon avis et celui de mes anciens condisciples de l'*Association démocratique polonaise*, sur l'idéal socialiste auquel tendent nos luttes séculaires? Pour vous répondre en tout droit et en toute indépendance, je me bornerai à vous donner un aperçu complet de mes idées personnelles à ce sujet.

Moi et mes cosocialistes polonais ne luttons, depuis bientôt quarante ans, ne continuons de marcher vers cette Terre Promise, sans espoir d'y aborder personnellement, que pour en ouvrir l'accès à la génération suivante. Ce n'est que cette génération-là qui verra une Pologne réalisant dans le monde slave et pour les autres, si cela leur convient, la loi de justice absolue, hors de laquelle, sur notre vieux continent, *patrie*, *nationalité*, *démocratie*, sont devenues, par nos défaillances de 1848 à 1850, trois mots de passe à l'usage des exploiteurs de ces trois choses sacrées.

La Justice absolue en économie sociale, c'est la répartition des produits du sol et de l'atelier de la patrie, dans la mesure sévère du mérite personnel de chaque citoyen. Les formules et balances de répartition sont affaire de législation, de convention, de règlements consentis entre les communes et ateliers, toutes choses, d'ailleurs, déjà transmises en postulat par notre démocratie militante à votre démocratie triomphante, c'est-à-dire par la période insurrectionnelle à la période organique de la révolution; **mais à aucun moment de cette lutte séculaire, le principe de répartition des biens de la patrie, selon les œuvres, ne peut pas plus être mis en question que l'existence de la patrie elle-même.**

Or, ce principe, il faut bien le reconnaître, est en contradiction manifeste avec **la justice conventionnelle du code romain**, qui continue de régler, dans les sociétés modernes, le dépècement de la patrie publique, sa vente au détail entre les patries privées et **la transmission de ces parcelles par échange, jeu de hasard ou héritage. Cette loi de démembrement, privilége de l'héritier ou du gagnant, source et sacrement de tous les autres priviléges**, les rend tous logiquement inébranlables et oppose à toutes les écoles socialistes une barrière qu'aucune d'elles ne saurait sérieusement entamer; ce qui revient à dire que les premières applications pratiques de la Justice absolue ne peuvent se faire que parmi les peuples qui n'ont emprunté à la grande civilisation latine que son côté moral et politique, sans avoir subi l'indélébile dépression du droit romain au sujet de la propriété (1).

Aussi, lorsque vous me parlez en français, dans *le Peuple polonais*, d'éducation obligatoire, de dotation égalitaire pour la femme et de promotion proportionnée à son travail pour l'homme dans chaque carrière équivalente, de pension de retraite au degré où chacun s'arrêtera au déclin de ses forces respectives, avec garantie de minimum pour tout disgracié de la

(1) Tout cela, nous l'avons déjà exprimé, il y a vingt-six ans, deux ans avant le second Manifeste révolutionnaire de l'Association démocratique, dans un discours prononcé le 29 Novembre 1843, au moment où la démocratie polonaise entrait dans sa phase organiquement socialiste. (Voyez le *Demokrata polski* du 2 Décembre 1843).

nature ou de l'intelligence : **je pense à tout cela en polonais et me vois dans une** *gmina* agricole ou manufacturière, reconquise du même coup sur l'invasion étrangère et le parasitisme transitoire que cette invasion seule maintient et protége. **Ma conscience s'étale et respire à son aise dans cette cité**, dans ce *grod* de l'avenir, car, fort de mon droit de conquête légitime sur toutes les autres conquêtes, je n'ai d'autre code à consulter que celui de la Justice absolue, sauf indemnisation par échange de fonctions, ou argent comptant, des rares épaves de possessions cellulaires, que n'aura pas jetées à la fournaise et à la refonte de la patrie publique un pareil tremblement de terre, désencombrant, assainissant, pendant sept ou dix ans, l'isthme européen, de l'Oder au plateau de Smolensk et de la mer Baltique à la mer Noire.

Les économistes trouvent plus commode et moins coûteux de joindre la Méditerranée à l'Océan Indien, l'Atlantique au Pacifique, de percer les Alpes et autres cloisons de leur geôle européenne; je les admire et m'attellerais volontiers à leur brouette, s'ils n'attelaient pas eux-mêmes leur charrue devant les bœufs. Car enfin, qui est-ce qui profitera du don de ces joujoux cyclopéens, le pont-levis de la prison européenne, qui donne sur le plus vaste domaine du genre humain, restant levé et muré par l'empire panslaviste d'une part, tandis que, dans sa liberté, un monde impitoyable à nos vieilles servitudes, leur ferme, de l'autre, l'hémisphère opposé?

Ce déblaiement économique mis à la charge de la guerre sainte déchargera votre édification de toute responsabilité, jeunes socialistes polonais, et vous n'aurez qu'à écrire la loi nouvelle sur des tables lavées à neuf par le sang rédempteur des bataillons volontairement morts pour elle. Gardez-vous à jamais de niveler, sarcler ou drainer la patrie publique, à l'aide d'autre guillotine que celle-là. — Là et alors, mes amis, je comprendrai *la liquidation sociale*, car elle sera aussi désirable pour les liquidés que pour les liquidateurs. Riez-vous, par conséquent, des séniles alarmes de nos économistes et réjouissez-vous de toute expropriation des *zemindars* autochtônes, par les conquérants russes ou les spéculateurs allemands, car c'est autant d'acheminements vers cette liquidation rénovatrice. — On ne pourra plus crier au peuple triomphant qu'il exproprie *ses frères*. La terre et tout ce qu'elle porte étant reconquis au même titre, la patrie publique se retrouvera insécable en fait et en droit. Si vous la laissez de nouveau déchiqueter en propriétés cellulaires et en détail de brocantage, c'est que votre victoire n'aura été que l'avant-dernière convulsion d'une Pologne irrévocablement destinée à s'abîmer avec le vieux monde dans une servitude universelle : hypothèse contradictoire du reste aux épreuves de vertu organique qu'implique un pareil affranchissement. — **Point de guerre sainte,** dans l'histoire, **sans programme social, et point de victoire qui ne veuille et ne sache le réaliser!** Une patrie ainsi ressoudée ne pourra plus se disloquer aux enchères de la fraude et de la fortune, pas plus que ne se détaillent et ne se vendent déjà les fleuves, les détroits et les golfes qui, pour bien des peuples, constituent la meilleure part de leur capital social. La monnaie n'y représentera plus que le prix de locations et les produits transportables et consommables du travail. — Ce mot, indéfinissable aujourd'hui de *capital*, reprendra son sens sérieux et véritable : ce sera le fonds indestructible et inaliénable d'une *patrie* également sérieuse, indestructible et inaliénable. Le *patriotisme* n'y sera plus une simple figure de rhétorique, et la *République* une image des cités disparues. **Le droit à la vie, à l'éducation et à la promotion dans le rapport composé de la capacité et des œuvres de chacun y remplaçant** — comme loi fondamentale de la société, **l'héritage et le trafic cellulaires du code romain,** le cadastre de ce *capital-patrie* en ateliers agricoles ou manufacturiers, n'y sera plus qu'une question de science, comme l'est déjà aujourd'hui un devis de ligne ferrée, de tunnel, de canalisation, de port maritime, de percement intermaréen, etc.

Dans ce domaine sans vides et sans autres limites que la cohésion nationaliste devenue pour chaque puissance sociale, dans l'harmonie humanitaire, ce qu'est la *centripétence* conservatrice de chaque planète dans l'harmonie sidérale, sauf la liberté de mourir de faim et de mal faire, toutes les autres libertés humaines y seront, du berceau à la tombe, au choix de chaque capacité et de chaque œuvre.

Internationalement, la cohésion centripète de chaque nationalité, c'est-à-dire la gravitation patriotique y remplaçant le cerclage artificiel des *États* actuels, que l'on appelle des frontières, le monde deviendra pour ainsi dire indéfiniment spongieux aux molécules humanitaires en mouvement perpétuel; de façon que chaque nationalité s'en nourrira et s'accomplira de plus en plus par libre assimilation, au lieu de se désagréger et de périr comme les nationalités d'aujourd'hui, par les violentes colonisations d'État. Il faut donc être aussi imbécile pour croire que la fraternité humanitaire est exclusive du patriotisme nationaliste, que pour dire que la respiration et l'alimentation sont exclusives de la personnalité humaine. — Et pour vous convaincre que cette mécanique humanitaire n'est ni un rêve de Platon, ni un roman de Fénelon, mais une recherche à coup sûr, comme la mécanique céleste de Laplace, transportez-vous par delà l'Atlantique et voyez si l'autonomie des États qui n'y sont que des nationalités artificielles, *faute de mieux* (tant ce cadastre en récipients divers est indispensable à la liberté des grandes agglomérations humaines), y gêne en quoi que ce soit la circulation respiratoire et alimentaire de la sève sociale?

Tout le reste, aussi bien dans l'architecture politique que dans ce que l'on pourrait appeler la chimie économique et la mécanique administrative de chaque nation, **découle de la loi fondamentale de cette nation sur la propriété et la possession.**

Une fois cette loi définie, demander quel sera le régime gouvernemental et social d'une *chose* aussi foncièrement *publique*, c'est s'inquiéter du volume et de la hauteur d'une pyramide régulière, dont la base et l'inclinaison des arêtes sont données. Et réciproquement, parler *démocratie* : et *socialisme*, donc, bon Dieu! dans un monde coupé de la base au faîte de cellules patriciennes, dynastiques ou de cancers industrialistes, dans un monde *conservé* en cet état *organique* par des cercles de cinq cent mille baïonnettes et par des voûtes de bronze à faire crouler tout le reste, n'est-ce pas se moquer aussi bien de la langue humaine que des lois mathématiques, physiques et naturelles?

C'est ce que nous avons exprimé avec toute la clarté que comportait le langage symbolique d'une *vigile* insurrectionnelle, dans *Le dernier mot* ou second Manifeste de notre Association Démocratique, en date du 29 Novembre 1845. On dirait que l'Europe confuse, ahurie de son impuissance et de sa défaite, a perdu complétement, avec sa liberté, le souvenir de l'initiative du socialisme polonais dans le cataclysme régénérateur, qui vainement essaya de secouer la torpeur du vieux monde de 1845 à 1849.

Mais vous auriez bien tort de vous associer à cette ignorance hypocrite et de vous imaginer que la Démocratie polonaise de ce temps-là manquait de doctrines sociales; seulement elle en ajournait politiquement et patriotiquement l'application *à la période organique* de la révolution, parce que, dans l'ordre logique des révolutions régénératrices, cette période est le couronnement de la période critique de l'insurrection, et ne peut venir évidemment qu'après le déblaiement de la base sociale de tout encombrement étranger. Et vous aussi, jeunes exécuteurs testamentaires de nos *desiderata* organiques, vous serez bien obligés de déblayer d'abord avec l'épée le sol entier de la patrie publique, avant d'y élever un seul temple à la Justice sociale; retenez ceci de la bouche frémissante d'un vieux maçon, cinq fois renversé de son échelle par les gâcheurs du socialisme!

(La suite au prochain numéro).

Paris, le 1er Juin 1869.

Votre dévoué,
Louis MIEROSLAWSKI.

II

A Monsieur le Rédacteur en chef du **Peuple polonais**

Mon cher compatriote et ami,

Dans la *suite* de votre intéressant travail, «*Les partis politiques en Pologne*, » qui se trouve dans le n° 17 du *Peuple polonais*, vous faites un très-judicieux appel, quand, après avoir exposé la doctrine sociale, vous posez la question :

« Cette doctrine sociale est-elle, oui ou non, celle « de la démocratie polonaise moderne? »

C'est notre Association démocratique qui doit vous répondre.

Je doute, quant à moi, que l'Association approuve en tout point l'exposé des interprétations du *Manifeste de 1836* que vous lui soumettez; mais je suis convaincu qu'elle l'approuvera en grande partie et qu'elle vous rendra un digne hommage pour votre travail.

Quant au doute que j'émets, il me semble qu'il est parfaitement justifié par votre interprétation du paragraphe relatif à la propriété.

Mon digne ami, notre estime réciproque est suffisamment fondée, et moi, particulièrement, j'apprécie trop votre patriotisme, votre dévouement exemplaire et votre savoir, pour ne pas vous dire mon opinion avec une entière franchise.

Je vous dirai donc que je trouve votre interprétation tellement au-dessous de l'esprit du paragraphe du Manifeste, et en même temps si étroite comme développement de l'idée que je ne saurais même la discuter sans vous poser quelques questions préalables.

Et d'abord, voici dans le paragraphe du Manifeste, l'alinéa : *a) Au point de vue économique :*

« La terre, *ainsi que toute autre propriété*, n'ap- « partient qu'au travail. »

Et voici le « développement de l'idée » que vous lui donnez :

« La terre, *comme atelier de la culture*, et *tous les* « *autres outils et matériaux du travail*, sont une pro- « priété inaliénable de la *commune qui les rend en* « **possession temporaire des travailleurs,** *à cette* « *unique condition que leur travail soit utile à la* « *commune, productif, personnel et direct.* »

Le Manifeste, partant de ce principe indiscu-

table du travail, en déduit et statue que la propriété et toute propriété ne peut être que le fruit du travail, et ne peut appartenir qu'au travail. Dans cette rédaction, il faut remarquer de plus que les mots *travail* et *propriété* sont pris dans leur plus large conception, ce qui rend impossible toute équivoque.

Tandis que, dans votre interprétation, il s'agit de la terre, des outils, des matériaux du travail, de la propriété inaliénable, de la possession temporaire, du travail personnel et direct, et tout cela assaisonné d'un peu d'arbitraire et de despotisme, mais quant à la constatation ou à la précision du principe et de l'idée du Manifeste, c'est en vain que je cherche à m'en rendre compte. Je suis encore moins édifié lorsque je cherche dans votre interprétation la définition du travail et de la propriété, si telle fut votre pensée. Car il n'y a pas moyen de rien tirer au clair dans une si bizarre confusion de la terre, des outils, des matériaux, de la propriété tantôt inaliénable, tantôt possession temporaire, etc., etc.

Vous savez tout aussi bien que moi que la terre est d'une provenance et d'un caractère, si différent de l'outil du travail, de même que la propriété inaliénable est une conception si différente de la possession temporaire, qu'il est impossible de donner à tout cela un même qualificatif, ni de le formuler au même titre dans un seul et même paragraphe.

Je crois maintenant avoir suffisamment expliqué les questions suivantes :

1º Quels sont les matières et les effets que vous entendez sous la dénomination : outils et matériaux du travail, et donnez-moi cette définition aussi claire et aussi complète que lorsque je dis : *la terre*.

2º Pourquoi trouvez-vous bon de circonscrire la dotation de la terre, des outils et des matériaux du travail en commençant seulement depuis la commune?

La famille, et plus encore l'individu, serait un point de départ bien plus logique.

3º Pourquoi voudriez-vous empêcher la commune de doter la famille dans le même sens que vous agissez envers elle ou comme bon lui semble, puisque vous lui dictez des prescriptions qui le lui rendent impossible?

Pourriez-vous prouver, par hasard, que le système de *possession temporaire* de la terre, des outils et des matériaux, limitée *par le travail direct et personnel*, réalisable et le plus salutaire dans l'époque où nous vivons?

4º Pourquoi trouvez-vous bon que l'*avoir* de la commune, tels que : la terre, les outils et les matériaux du travail, soit érigé en *propriété* individuelle (à la commune) et inaliénable (donc héréditaire), tandis que l'*avoir* du travailleur dans la commune ne puisse être qu'une *possession* et seulement temporaire?

5º Puisque, par les restrictions que vous faites, la quantité de la terre, des outils et des matériaux que vous donnez en possession au travailleur membre de la commune, sera limitée par son travail personnel et direct, et que, par conséquent, il aura gagné ou produit tout au plus ce qu'il lui faut pour sa propre existence, alors, dis-je, en supposant que la commune aura disposé de la sorte de toute la terre qui lui appartient, veuillez me dire où elle prendra les moyens nécessaires, comme la liberté d'action, l'argent, l'homme disposant de son temps, le zèle, la science, l'expérience ou tout autre capital ou agent d'action, pour entretenir le magasin de prévoyance, l'assistance médicale, l'école, l'administration et autres institutions, enfin le commerce et l'industrie, dans la mesure indispensable du bien-être de la commune?

Telles sont, mon digne ami, les questions que je vous pose dans l'espoir de lire votre réponse.

Je vous serre la main de tout mon cœur et avec estime.

Ce 14 Mai 1869, Carouge, près Genève.

BOSAK-HAUKÉ.

Correspondance

Nous publions *in extenso* la lettre de notre correspondant de Belgrade, sans y changer un seul mot. Provoqué par *l'ami de M. Blaznovatz*, sur la non-véracité de ses nouvelles, il a tout droit, à notre avis, de se défendre ; nous nous engageons aussi, s'il y a lieu, de publier la réplique de M. Blaznovatz.

Quant aux expressions dont se sert notre correspondant, ainsi que pour ce qui concerne les faits qu'il avance, nous déclinons toute espèce de responsabilité.

Organe de la democratie slave, nous désirons connaître avant tout la vérité sur la Serbie comme ailleurs ; car ce n'est que sur la vérité que peut s'appuyer la démocratie. — Responsabilité à celui qui en abuse!

La Rédaction.

« D'abord il faut que je vous remercie d'avoir placé notre dispute avec *l'ami de M. Blaznovatz* sur son véritable terrain : il ne s'agit pas de savoir avec quel empire le gouvernement serbe est en amitié ou en inimitié, recherchons seulement jusqu'à quel point la politique de M. Blaznovatz est utile ou nuisible à la Serbie. — Peut-être au point de vue exclusivement polonais, la première question a quelque importance, mais du *Peuple polonais*, organe de la Slavie démocratique et libérale, nous autres, patriotes serbes, nous attendons plus que cela, et, je me hâte d'ajouter, que jusqu'ici nous ne nous sommes guère trompés.

« J'en conviens, la Régence, jusqu'à présent s'est montrée indépendante de l'influence russe, mais en sera-t-il toujours de même?— La vie entière du chef de la Régence ne nous le garantie nullement; tout au contraire : *aujourd'hui* il n'est pas avec la Russie, parce que le czar, protégeant le prince du Monténégro, son vassal salarié, est peu bienveillant pour les Obrenowitch ; mais *demain*, que la Russie parvienne à placer le prince Nicolas sur notre trône improvisé, et M. Blaznovatz deviendra aussi zélé partisan des Petrovitch, comme aujourd'hui il est dévoué aux Obrenovich, comme il se vouait, il y a dix ans, aux Karageorgievitch. S'il est actuellement fidèle à la famille d'Obrenovitch, c'est que cette maison lui convient le mieux : la minorité du prince le rend maître absolu du pays, et vous verrez comment il use de ce pouvoir sans limites.

« Oui, *actuellement* M. Blaznovatz n'est pas avec la Russie; mais vous avez reconnu vous-même que cela ne suffit pas. En vérité, cela est ainsi même au point de vue polonais. — Si vous étiez en guerre ouverte avec la Russie (armes à la main), je comprendrais que même un tel allié comme Blaznovatz n'est pas à mépriser ; mais pour le moment vous ne faites que vous préparer à cette lutte suprême, qui, espérons-le, sera victorieuse cette fois, enfin, — vous devez donc rechercher des alliés sûrs ; — M. Blaznovatz n'en est pas un : l'ennemi acharné de la liberté serbe ne peut pas être l'allié fidèle de la démocratie polonaise, de ce flambeau de salut pour les peuples frères du monde slave! Oui, c'est vrai, la politique de M. Blaznovatz n'est pas *russe* actuellement; mais elle est *autrichienne* : cela vous va-t-il mieux? — Et encore! elle est autrichienne actuellement, — demain peut-être il enverra ses volontaires salariés combattre l'Autriche, comme il a combattu, en personne, la Hongrie de 1849... — En un mot, M. Blaznovatz est ami de chacun qui possède la force, et qui peut lui être utile, mais il est toujours l'ennemi inplacable de celui à qui cette force manque. Voilà ce qu'est l'homme mis à la tête de notre gouvernement, — que dis-je, — qui constitue à lui seul tout le gouvernement!

« Les deux autres membres de la Régence ne sont que des pions aux ordres de M. Blaznovatz.

« L'un d'eux, Iovan Gavrilovitch, croate d'origine, le sergent-major autrichien en désertion, n'est connu parmi notre monde bureaucratique que pour sa traduction du Code postal autrichien, qui lui a valu, sous le régime précédent, la place de conseiller. Bureaucrate borné et sans trace de capacité, esclave docile de qui est plus fort que lui, il n'est qu'une machine à signer tout ce que Blaznovatz lui commande.

« L'autre membre de la Régence, Iovan Ristitch, serbe pur sang, naguère l'espoir de notre *Omladina* (le jeune parti démocratique de la Serbie), a occupé longtemps avec honneur le poste de notre agent diplomatique à Constantinople, et s'est fait connaître par le refus patriotique qu'il opposa au prince Michel qui lui offrait le portefeuille ministériel : « Je ne puis servir ma patrie avec des lâches! » Tel fut Ristitch dans sa jeunesse; autre il est devenu à présent : le malheureux, surchargé d'une nombreuse famille, il renonça à ses talents et à son savoir, pour parvenir à se faire *une machine* comme Gavrilovitch l'est de naissance. Ce n'est qu'un tel Ristitch qui peut seconder M. Blaznovatz. Ristitch d'autrefois serait en prison...

« Maintenant, laissez-moi vous citer la vie et les œuvres de l'homme devenu maître de nos destinées.

« Milovoï Pétrovitz Blaznovatz, sorti directement du sein de notre peuple. Fils d'un simple berger du village de Blaznova (cercle de Kragouévaz), Milovoï ayant fait ses études à l'école du village, entra comme petit employé au ministère de l'Intérieur. Ainsi, à peine sachant lire et écrire, Milovoï se plongea tout d'un coup, et de la tête aux pieds, dans le tourbillon bureaucratique, gouverné alors par le fameux ministre Garachanine, ce Machiavel de notre petit pays. — C'est dans cette belle école que Blaznovatz puisa tout son savoir : frayer son chemin, toujours et partout, à travers n'importe quels obstacles : par l'adresse, la courtoisie, par l'intrigue ou la trahison. Garaschanine trouva en Blaznovatz un digne élève!

« C'est en Hongrie qu'il obtint ses premiers succès, lorsqu'il guerroyait contre la révolution de 1849; mais encore ce ne fut pas sur le champ de bataille qu'il se hasarda trop... Oh! non; de cette manière, il est plus facile de perdre sa tête que d'arriver à la prospérité..... En Hongrie il parvint à gagner la bienveillance du célèbre Knytchanine, chef des volontaires serbes, devenu général pour ses exploits anti-révolutionnaires. Knytchanine jeta à son nouveau favori quelques feuilles de sa couronne de laurier autrichien, et l'introduisit dans le *beau monde* de Belgrade.

« C'est alors que Blaznovatz, bel homme, ma foi! goûté de la civilisation autrichienne sur les plaines de Banat, s'est trouvé dans les salons voluptueux du palais princier, et savourant l'excellent vin de Kraïna avec le caviar, il conduisit l'attaque sur la replète Perside, femme du prince régnant d'alors, Karageorgievitch, une grande amateur de toutes ces mangeailles, boissons, etc., etc... La fortune lui souriait dans la personne de sa souveraine charmée des beaux yeux noirs du héros du Banat. Et voilà notre jeune homme nommé capitaine, major, lieutenant-colonel...

« Mais bientôt il s'aperçut que même les yeux noirs ne remplacent pas l'éducation! Le héros s'addonna à cette instruction négligée, c'est-à-dire à la grammaire française et allemande. Chemin faisant,

il rencontra la chimie qu'il feuilleta... Belle science, qui lui apprit que le carbone et le diamant sont frères. Le voilà qu'il passe des soirées entières avec la Perside, cristallisant, refroidissant, bouillissant, chauffant et faisant rougir... les éléments de la nature. Malheureusement l'histoire se tait sur ses succès chimiques, mais l'alchimie prospéra : les poches de M. Blaznovatz se remplirent d'or.

« Néanmoins, le héros fut reconnu dans le palais comme un chimiste consommé, — on l'a nommé colonel et chef de la fonderie. Ainsi, en sa nouvelle qualité, le jeune savant partit pour l'étranger, où, après avoir goûté de la vie de Paris, il nous revint... en Gascon perfectionné : il nous déclara avoir inventé les balles pour les carabines de Vincennes....

« C'est au milieu de ces distractions inoffensives que le trouva l'année 1859, signalée à la Serbie par le retour du prince Obrenovitch, du « père Milosche, » comme le qualifièrent ses ex-courtisans, et particulièrement notre *Mazzini-serbe*, ce brave Milovan Jankovitch, le bras droit de ce tyran sanglant.

« D'abord, M. Blaznovatz perdit sa présence d'esprit (l'inexpérience!), et il resta fidèle à la Perside et à son mari (quelle bévue!). Il dirigea les canons sur l'usurpateur et envoya la cavalerie pour disperser la Skouptchina (l'Assemblée nationale). — Mais le « père Milosche » vainquit, et notre héros fut mis aux fers.

« Pourtant, ce ne fut pas en vain que Blaznovatz passa l'école Garaschanine! — Encore, lors de son voyage en Europe, il ne négligea pas de visiter Vienne pour y saluer le rival de son prince d'alors (la prévoyance!), c'est ce qui le sauva : ses complices furent pendus, fusillés, et lui sortit de la prison sans se faire plus de mal et revint dans son village.

« Cependant l'habile Garaschanine se surpassa : il parvint à pousser dans l'abîme le piteux Jankovitch et se constitua, comme par le passé, le pacha du nouveau sultan de la Serbie. Certes, le maître tendit la main à son élève de prédilection. — On remit à M. Blaznovatz son grade de colonel, et on l'envoya acheter des armes en Belgique. Il est vrai, l'Autriche confisqua ces armes, mais les ducats restèrent chez M. Blaznovatz. Pour tant de services rendus au pays, on le nomma ministre de la guerre en remplacement de M. Mondain, le triste aventurier français, ministre de la Serbie par *baille*.

« M. Blaznovatz remplissait cette fonction martiale depuis 1864, se distinguant par de nombreuses réformes, dont le plus beau résultat fut l'introduction de la bureaucratie autrichienne dans les bataillons des volontaire nationaux, et jusque dans nos paisibles communes rurales.

« Lutteur expérimenté des révoltes du sérail, lui seul ne perdit pas la tête lors de la dernière catastrophe à Belgrade. Au contraire, ayant réuni les ministres tremblants de peur, il encouragea leur patriotisme, frappant la table de son sabre de Banat : « Si, vauriens que vous êtes, vous ne signez pas à l'instant même l'invitation du Milano à la principauté, je vous fais fusiller tons comme des canailles! » leur dit-il. — On a signé, et le pauvre enfant passe pour le prince régnant.

« Depuis lors commença l'action de notre homme d'État : son état de siége, ses tortures (enfermer des gens dans les lieux d'aisances, suspendus par une corde, jusqu'au cou, dans l'ouverture méphitique; attacher aux arbres des gens nus, à la discrétion des moucherons et des fourmis), ses tribunaux (où il invitait des consuls étrangers ne comprenant pas un mot du serbe), avec des avocats non pas pour plaider la cause des accusés, mais pour les injurier de la manière la plus grossière dans une langue que le corps diplomatique ne comprenait pas et prenait pour de l'enthousiasme.

« Voilà les noms vénérés des victimes de ce Mouraview-serbe : Simon Nénadovitch, le plus noble et le plus dévoué patriote; son frère Mladen, fusillé sans crime ni jugement; l'honnête, le bon, l'aimé de tout le monde et estimé Marzéilovitch (on l'a fusillé le premier); le vieux Rogitch, dont les biens furent pillés encore du vivant de Milosche; Atanazkovitch, Lubomir Tadytch... Pourquoi s'est-il seulement arrêté? Il pouvait fusiller ainsi la moitié de la Serbie; nous tous, nous sommes de tels criminels!

« Ou bien, peut-être ce bain de sang cachait quelque plan régénérateur? — Hélas! voici le *couronnement de l'édifice :*

« On a réuni la commission des réformes, laquelle était ainsi composée : *un* cultivateur (sur 1,000,000 de Serbes), et 72 employés (sur 800 qui sucent notre beau pays).

« Ces marionnettes, dites « représentants du peuple, » ont seulement entendu le discours patriotique de l'ex-démocrate Jovan Ilytch, concluant à ce que « toute réforme est nuisible à la Serbie, et disant que la liberté n'est qu'une utopie. » Ils applaudirent et crièrent à qui plus haut : *Vivat Blaznovatz !*... et ils se séparèrent.

« Voici maintenant l'essentiel de cette politique :

« M. Milovoï se maria avec la célèbre Catherine Obrenovitz (la cousine du prince mineur), s'étant procuré auparavant, par l'intervention de M. de Beust, la reconnaissance de la Sublime-Porte, que « la dignité princière de la Serbie est héréditaire dans la famille des Obrénovitch *aussi dans la ligne féminine...* »

Nous n'attendons que le moment où finira cette comédie, et où, à la place du petit mineur, règnera notre maître réel, notre prince *de facto*, Milovoï Blaznovatz.

« Jusque-là, ce qui est de la réalité, c'est le nombre triple des gendarmes et des mouchards; ce sont les journaux honnêtes prohibés — comme *Zastawa*, *Pozor*, *le Peuple polonais*, — et la presse hongroise et autrichienne caressant notre dictateur, encouragée et patronnée; ce sont les honnêtes gens tremblant pour leur vie et leurs biens; ce sont des pervers et des mercenaires triomphants.

« Que *l'ami de M. Blaznovatz* ose dire que tout cela est faux, ou même que j'exagère! »

Pour la Rédaction : A. Szczesnowicz,
Ch. Brazewicz.

ANNONCES

Genève — Impr. Pfeffer & Puky.